

Opacité phonologique et liaison en français

De la sous-détermination de la variable à la motivation des variantes¹

Marc Klein

Université Paris 10 & Laboratoire Modèles, Dynamiques, Corpus (UMR 7114)

Joaquim Brandão de Carvalho

Université Paris 8 & Laboratoire Structures formelles du langage (UMR 7023)

1. Introduction

On le sait depuis Labov, dans la mesure où il existe une grammaire unique pour une pluralité d'usages linguistiques, il faut voir dans celle-là un système de variables. Se posent alors les deux questions étroitement liées en (1).

- (1) a. A quoi ressemblent ces variables ?
 - b. Qu'est-ce qui détermine le choix de la variante d'une variable donnée dans un usage particulier ?

La réponse à la première question dépend du cadre théorique adopté. A l'époque de la première linguistique générative, dominée par des modèles dérivationnels, l'hypothèse labovienne de « règles variables » a pu être retenue. Tel n'est plus le cas aujourd'hui, où la question de la nature des variables n'est pas plutôt sans rappeler le clivage historique sur la définition du phonème : est-ce un « ensemble de sons », ainsi que le voulaient les distributionalistes, ou un « ensemble de traits », selon la conception pragoise ? On argumentera dans cet article en faveur du second point de vue : une variable n'est pas la somme de ses variantes ; elle est ce qu'elles ont en commun, y compris dans le cas de la variation dite « libre » – c'est-à-dire celle-là même qui, n'étant pas contextuellement réglée, est souvent perçue comme telle par les locuteurs et est dès lors investie d'un contenu sociolinguistique particulier. Aussi, selon nous,

- (2) toute variation phonologique supposant un objet sous-jacent unique implique une représentation sous-déterminée de la variable.

Si donc sous-détermination il y a, il s'ensuit une partie de la réponse à la question en (1b) : ce qui détermine le choix de telle ou telle variante à l'exclusion de telle autre ne peut être dicté par les seules représentations phonologiques. Nous essayerons de montrer que la sélection d'une variante n'est pourtant nullement arbitraire, car

- (3) a. chaque variante implique une certaine stratégie structurale visant à la détermination de la variable sous-jacente ;

¹ Nous remercions Jean-Marc Beltzung, Sophie Wauquier et un relecteur anonyme de *Langue française* pour leurs commentaires sur des versions précédentes de cet article.

- b. il existe un lien pour ainsi dire naturel entre chaque stratégie structurale et la stratégie sociale qui lui est associée,

si bien que le choix de la première est motivé par la seconde.

La variation liée à la liaison en français se prête admirablement à la démonstration des hypothèses sous (2) et (3). Elle s'y prête, on le verra, car la liaison constitue un cas particulier d'un phénomène général connu en phonologie sous le nom d'opacité, dont elle révèle la riche problématique, largement négligée par les courants théoriques qui ont tenté d'en rendre compte. La liaison – et c'est là son troisième aspect intéressant – peut par là contribuer à la solution d'un des principaux problèmes qui se posent au modèle actuellement dominant en phonologie : la théorie de l'optimalité.

Il suit de ce qui précède que cet article est organisé en deux temps. Dans une première partie, nous rappellerons ce qui constitue un phénomène opaque en phonologie, la manière dont il a été traité par la théorie générative classique puis par la théorie de l'optimalité (§ 2.1) et les problèmes – diamétralement opposés – qui se posent à l'une et à l'autre approches (§ 2.2). Puisque les faits d'opacité (et les problèmes afférents) sont traditionnellement exposés, dans la littérature phonologique, par des cas d'école tirés des langues les plus diverses, nous en reprendrons ici un certain nombre ; cela ne fera que mieux ressortir la pertinence des données bien connues de la liaison du français à l'aune de la problématique de l'opacité.

Dans une deuxième partie, en effet, nous nous fonderons sur une analogie systématique entre le cas emblématique du yawelmani, langue amérindienne de Californie, et les faits français pour critiquer un présupposé récurrent de la phonologie générative : la nécessité de prédire à chaque coup *la* « bonne forme ». A l'opposé de cette démarche, nous proposerons de prendre en compte, dans le traitement de l'opacité, la variation chez les locuteurs, celle-ci constituant un corrélat de celle-là. On verra comment cela conduit à penser que l'opacité et la variation qui y est associée sont affaire de configuration, non de dérivation : il n'y a pas *une* « bonne forme » à chercher, mais un potentiel de variation structurellement inscrit (§ 3.1), dont nous essayerons de cerner la portée sociale et individuelle (§ 3.2).

2. Problématique de l'opacité

2.1. Les problèmes rencontrés : quelques cas d'école

L'idée selon laquelle les variantes phonétiques observables – par exemple, un ensemble d'« allophones » – sont la réalisation de représentations abstraites et invariantes – par exemple, des « phonèmes » – est fondatrice de la phonologie. Dans le modèle dérivationnel issu de Chomsky & Halle (1968, dorénavant *SPE*), les phénomènes dits d'opacité constituent un cas extrême de ce postulat et apportent, de ce fait, un argument empirique majeur à l'appui de l'abstraction en phonologie – sinon, pour certains, de la phonologie tout court –, puisqu'il s'agit de généralisations qui ne peuvent être formulées *que* sur la base d'une représentation sous-jacente (*input*), non des formes de surface produites et perçues par les locuteurs (*output*). En voici des exemples classiques.

L'opacité peut concerner, comme en (4), un phénomène qui n'a pas lieu là où, compte tenu de la forme phonétique, il aurait dû avoir lieu (*rule underapplication*).

(4) a. Allongement vocalique devant consonne voisée en anglais américain

<i>wed</i>	[wɛd]	<i>wet</i>	[wɛt]	MAIS	<i>wedding</i>	[wɛrɪŋ]	<i>wetting</i>	[<u>wɛrɪŋ</u>]
<i>seed</i>	[si:d]	<i>seat</i>	[si:t]	MAIS	<i>seeded</i>	[si:rɛd]	<i>seated</i>	[<u>si:rɛd</u>]
<i>ride</i>	[raɪd]	<i>write</i>	[raɪt]	MAIS	<i>rider</i>	[raɪrə]	<i>writer</i>	[<u>raɪrə</u>]

b. Harmonie vocalique en hongrois

	<i>N</i>	<i>ablatif</i>	<i>inessif</i>	<i>locatif</i>	<i>allatif</i>	
	ha:z	-bo:l	-ban	-na:l	-nak	« maison »
	po:ts	-bo:l	-ban	-na:l	-nak	« huit »
	vi:z	-bø:l	-ben	-ne:l	-nek	« eau »
	ke:f	-bø:l	-ben	-ne:l	-nek	« couteau »
MAIS	<u>ki:n</u>	- <u>bo:l</u>	- <u>ban</u>	- <u>na:l</u>	- <u>nak</u>	« torture »
	<u>tse:l</u>	- <u>bo:l</u>	- <u>ban</u>	- <u>na:l</u>	- <u>nak</u>	« cible »

L'opacité peut aussi concerner un phénomène qui *a lieu* là où il n'aurait *pas* dû avoir lieu (*rule overapplication*), voire les deux cas à la fois, comme en (5c).

(5) a. Epenthèse en hébreu

/malk/ → [mɛlɛx] « roi »
 /sepr/ → [sefer] « livre »

MAIS

/defʔ/ → [de[e]f] « herbe »

b. Epenthèse en turc

/baʃ-m/ → [baʃɪm] « ma tête »
 /ev-m/ → [evɪm] « ma maison »

MAIS

/ayaɣ-m/ → [ayaɪm] « mon pied »

c. Harmonie vocalique en yawelmani

<i>auriste</i>	<i>passif</i>	<i>dubitatif</i>		<i>auriste</i>	<i>passif</i>	<i>dubitatif</i>	
xil-it	xil-al	« emmêler »		xat-it	xat-al	« manger »	
gij-it	gij-al	« toucher »		sa:p-it	sa:p-al	« brûler »	
<u>dub-ut</u>	dub-al	« mener par la main »		koʔ-it	<u>koʔ-ol</u>	« jeter »	
<u>tul-ut</u>	tul-al	« brûler »		bo:k-it	<u>bo:k-ol</u>	« trouver »	
MAIS							
	<u>so:q-ut</u>	<u>so:q-al</u>	« extraire »				
	<u>co:m-ut</u>	<u>co:m-al</u>	« détruire »				

En (4a), s'il est vrai que toute voyelle, phonologiquement longue ou brève, s'allonge devant consonne voisée, on ne s'explique pas des formes comme *wetting*, *seated* ou *writer*, où l'on a une voyelle non allongée devant [r]. La raison en est, nous dit-on, que le [r] de ces mots n'est pas une « vraie » voisée, dans la mesure où, contrairement au [r] par ailleurs identique de *wedding*, *seeded* ou *rider*, il dérive d'un /t/, non d'un /d/. La généralisation sur la durée de la voyelle ne tient donc qu'en référence aux formes sous-jacentes comme /wɛd/ et /wɛt/ (déduites des alternances [wɛ:d]-[wɛ:r] et [wɛt]-[wɛr] constatées) ; on ne peut l'inférer des réalisations phonétiques. Elle est en cela opaque, tout comme les formes (doublement soulignées) qui la contredisent.

Encore l'opacité est-elle relative ici, car, s'il est vrai qu'il n'y a pas de [t] entre voyelles dans beaucoup de variétés d'anglais américain, cette consonne apparaît bien dans d'autres contextes, y compris dans *wet, seat, write*. Aussi peut-on penser que le locuteur dispose d'une base phonétique indirecte pour apprendre la règle d'allongement et l'intégrer à sa grammaire. Mais que dire alors des données hongroises en (4b) ? Si le point d'articulation de la voyelle se propage aux voyelles qui suivent dans le mot, pourquoi la voyelle antérieure de « torture » et « cible », parmi bien d'autres cas, ne rend-elle pas antérieure la voyelle des suffixes ? A raisonner comme dans le cas précédent, de même que le [r] de *wetting* ne se comporte pas comme une voisée parce que ce n'est pas une voisée à un certain niveau d'abstraction, de même les voyelles [i:] et [e:] de [kin] et [tse:l] ne se comportent pas comme des antérieures parce que ce ne sont pas des antérieures. Or, si l'anglais américain a bien [t] en dépit d'une contrainte à l'œuvre y interdisant toute séquence *[VtV], on ne voit ni de quelles voyelles non-antérieures du hongrois ces [i:] et [e:] problématiques seraient la réalisation, ni quel conditionnement contextuel les aurait rendues antérieures. On a donc été conduit à postuler, dans ces mots à comportement harmonique aberrant, des voyelles postérieures non-arrondies /u: r:/ absentes du répertoire phonétique de la langue. Il s'ensuit une règle qui les antériorise dans tous les contextes, entraînant ainsi la neutralisation, dite « absolue », de l'opposition entre les /i: e:/ de /vɪz/, /ke:f/ et les /u: r:/ de /ku:n/, /tsɹ:l/.

Il en va de même des cas de *rule overapplication*. En hébreu, [ʔ] tombe à la finale ; en turc, [ɣ] s'efface à l'intervocalique. Dès lors, dans les deux cas, l'épenthèse d'une voyelle paraît immotivée ; or elle a pourtant lieu dans (5a) [deʃe] et (5b) [ayaim]. La neutralisation absolue se retrouve en yawelmani. Comme l'attestent les formes soulignées en (5c), des voyelles de syllabes contiguës y sont soit arrondies soit non arrondies si, et seulement si, elles ont la même valeur pour le trait [+haut]. Cette régularité est cependant contredite par des mots tels que [ʃo:g-ut], [ʃo:g-al] et [co:m-ut], [co:m-al], dont le [o:], qui se comporte, non comme le [o:] de [bo:k-it], [bo:k-ol], mais comme le [u] de [dub-ut], [dub-al] et [tul-ut], [tul-al], est dès lors présumé dériver d'un /u:/ qui ne se réalise jamais comme tel, puisqu'il n'y a pas plus de voyelles hautes longues en yawelmani qu'il n'y a de voyelles postérieures non-arrondies en hongrois.

Les faits d'opacité constituent un obstacle rédhibitoire à une théorie empirico-inductive de la phonologie, puisqu'aucune généralisation n'est possible qui ne soit formulable à partir d'une forme abstraite sous-jacente comportant des objets « fantômes ». Il est par conséquent certain qu'un modèle dérivationnel à la *SPE* engendre sans peine les bonnes formes, comme on le voit ici pour les données introduites en (5) :

(6)	a.	/#deʃʔ#/	b.	/#ayay+m#/	
		deʃeʔ		ayayım	Epenthèse / C_C#
		deʃe		ayaim	Syncope de ʔ] _σ et de ɣ / V_V
	c.	/#su:g+it#/		/#su:g+al#/	
		su:gut		—	Harmonie
		so:gut		so:gal	Abaissement

Les objets fantômes sont la dernière consonne en (6a), l'avant-dernière en (6b), toutes deux justifiant une épenthèse qui casse un groupe final inexistant en surface, et le trait [+haut] de la voyelle longue en (6c), qui explique son comportement harmonique, analogue à celui de la voyelle haute brève en (5c), alors que l'on n'entend jamais *[u:

i:]. On le voit, tout tient à l'ordre d'application des règles : les conditions d'application de la première règle (épenthèse, harmonie) sont rendues opaques par l'effet de la règle suivante (syncope, abaissement).

En revanche, modèle non sériel, où plusieurs *outputs* possibles (candidats) sont évalués simultanément en fonction de diverses contraintes hiérarchisées, la théorie de l'optimalité (dorénavant OT) échoue naturellement à prédire les formes désirées dès lors que les contraintes de marque (portant sur les formes de surface) dominent les contraintes de fidélité (qui, comme MAX, DEP ou IDENT, tendent à préserver la forme sous-jacente). C'est ce qu'on voit en (7), étant entendu que la hiérarchie des contraintes donnée pour chacune de ces langues est indépendamment justifiable (cf. McCarthy (1999) pour l'hébreu et le yawelmani, Kager (1999 : 372 suiv.) et McMahon (2000) pour le turc).

(7) « Mauvaises » prédictions

/#de]ʔ#/	*]ʔ _σ	*CC#	MAX _C	DEP _V
de]ʔ	*!	*!		
de]eʔ	*!			*
⊖ de]e			*	*!
☞ de]ʔ			*	

/#ayaγ+m#/	*CC#	*VγV	MAX _C	DEP _V
ayaγm	*!			
ayaγim		*!		*
⊖ ayam			*	*!
☞ ayam			*	

/#su:ɣ+it#/	*u: i:	HARM	IDENT _V
su:ɣit	*!	*	
su:ɣut	*!		*
☞ so:ɣit			*
⊖ so:ɣut		*!	**

/#su:ɣ+al#/	*u: i:	HARM	IDENT _V
su:ɣal	*!	*	
su:ɣol	*!	*	*
⊖ so:ɣal		*!	*
☞ so:ɣol			**

Ceci plaide-t-il pour autant en faveur d'une phonologie sérielle, de la réintroduction d'un « résidu dérivationnel » tout au moins, à l'instar de ce que préconisent Clements (2000) et Calabrese (2005) ? Rien n'est moins sûr, et voici pourquoi.

2.2. L'écueil théorique : opacité et déterminisme

OT n'engendre à l'évidence pas la bonne forme, puisque le candidat correspondant à celle-ci n'est pas sélectionné. Et toute tentative d'y remédier conduit à une forme de « tricherie », c'est-à-dire à violer, d'une façon ou d'une autre, les présupposés non dérivationnels de la théorie, comme en témoignent les innombrables propositions formulées en ce sens tout au long de ces quinze dernières années.² Mais que veut dire prédire la « *bonne forme* » ? Et est-il vrai que *SPE* fait preuve de supériorité en l'engendrant si facilement ? Apparemment, les faits d'opacité posent un problème à OT. Mais nous voudrions remarquer qu'ils en posent également un *aux locuteurs eux-mêmes*, lesquels sont fortement enclins, tout particulièrement dans le cas extrême d'une neutralisation absolue, à se débarrasser des formes opaques en faisant émerger, parallèlement à celles-ci, deux types de variantes transparentes à travers les mécanismes en (8).

- (8) a. Analogie (ou *output-output correspondence* dans la terminologie d'OT),
d'où [so:gut / so:gal] → *[so:git / so:gol].
- b. Réordonnement de la hiérarchie des contraintes (*constraint reranking*),
d'où [so:gut / so:gal] → *[su:gut / su:gal].

La place réduite accordée à l'harmonie vocalique dans la monographie de Newman (1944) ne laisse pas paraître de telles formes en yawelmani, langue désormais éteinte. La plausibilité théorique des évolutions en (8) n'en est pas moins solidement étayée par deux siècles de recherches en linguistique historique. Ainsi, les formes hypothétiques en (8a), qu'on appellera désormais « analogiques », seraient le fruit de l'alignement sur un modèle productif : en l'occurrence, sur les mots à /o:/ lexical comme [bo:k-it / bo:k-ol] en yawelmani (cf. (5c)).

De telles variantes ont assurément un coût inférieur à celui des formes en (8b), que, dans la lignée de la linguistique historique, nous qualifierons d'« étymologiques ». Celles-ci supposent, en termes diachroniques, que les changements phonétiques (soit /u: i:/ > [o: e:]) ne sont plus « actifs », ou, en termes synchroniques, que les contraintes de marque (soit *u: i:) sont en passe de perdre leur caractère dominant au profit des contraintes de fidélité. Mais cela n'a rien d'impossible, comme en témoigne, en français, l'exemple d'anciennes consonnes muettes redevenues fixes.

Si donc théorie et locuteurs s'accordent à voir un problème dans l'opacité, la première ne fournit-elle pas un modèle de la compétence des seconds ? Dès lors, OT, qui peine à rendre compte des faits d'opacité, n'est-elle pas, contre toute attente, confortée par ceux-ci ? A l'opposé, la facilité avec laquelle *SPE* « résout » ces problèmes n'est-elle pas suspecte ? En effet, de par son déterminisme même, un modèle sériel ne distingue pas entre processus transparents et stables, d'une part, et processus opaques et susceptibles de donner lieu à variation, d'autre part. Comme on le voit en (9), l'inversion de l'ordre des règles en (6c) engendrerait bien, en yawelmani, les formes

² Catalogue de telles tentatives : « stratal OT » (Kenstowicz 1995, Booij 1996, 1997, Noyer 1997, Paradis 1997, Rubach 1997, Itô & Mester 2001, Kiparsky 2003), « disparate correspondences » (Archangeli and Suzuki 1997), « sympathy » (McCarthy 1999), « turbidity » (Goldrick 2000), « virtual phonology » (Bye 2001), « comparative markedness » (McCarthy 2002), « candidate chain theory » (McCarthy 2007) et « harmonic serialism » (McCarthy 2000, 2008).

analogiques en (8a), tandis que la perte de la règle d'abaissement en (6c) induirait, elle, les formes étymologiques en (8b).

(9)	a.	/#su:g+it#/ so:git —	/#su:g+al#/ so:gal so:gol	Abaissement Harmonie
	b.	/#su:g+it#/ su:gut	/#su:g+al#/ —	Harmonie

Ceci n'en reste pas moins formellement arbitraire et ne motive guère la variation : pourquoi un phénomène tel que l'inversion des règles est-il, comme par hasard, nettement moins fréquent lorsqu'il n'y a pas d'opacité en jeu ?³ Ou, pour dire les choses autrement, si la compétence phonologique des sujets parlants face à l'opacité est vraiment à l'image de ce que propose *SPE*, on comprend difficilement pourquoi les locuteurs tantôt s'en tiennent à des formes opaques, tantôt se sentent poussés à développer des solutions alternatives, telles celles en (8), visant justement à éliminer l'opacité. Tendance à la simplification analogique dans le deuxième cas contre tendance à éviter la neutralisation, en sauvegardant les oppositions lexicales, comme l'a jadis proposé Kaye (1975), dans le premier cas ?⁴ Peut-être, et nous proposerons en § 3.1 quelque chose qui va un peu dans ce sens. Reste que la tension entre ces tendances n'est nullement explicite dans les traitements sériels, dont l'aptitude à générer de l'opacité n'est, probablement, qu'un artefact induit par la nature diachronique de leur véritable objet : il est certain que, sur le plan historique au moins, les dérivations en (6) sont pleinement justifiées.

Pour autant, OT, du moins telle qu'elle est généralement pratiquée, ne saurait apporter une réponse satisfaisante et définitive. Le fait qu'elle fasse de mauvaises prédictions ne constitue pas en soi un atout en sa faveur, pas plus que la « bonne réponse » systématiquement fournie par *SPE* n'est un argument décisif pour un modèle dérivationnel. C'est le fait d'être, tout comme son devancier, incapable de motiver la variation intrinsèquement associée à l'opacité qui pose problème.⁵ Or, à cet égard, OT n'en demeure pas moins inadéquate, puisque, pour reprendre l'exemple du yawelmani, elle est incapable de prédire naturellement, en sus des formes analogiques *[so:git/so:gol], les « bonnes » formes [so:gut/so:gal], et, partant, de motiver une variation tout particulièrement corrélée aux cas de neutralisation absolue.⁶ Bref, tant un modèle à règles qu'un modèle à contraintes pèchent par leur déterminisme.

³ Ainsi, la réduction, opérée par la phonologie dérivationnelle, des changements analogiques à des effets de *rule interaction* (cf., par exemple, Hock (1988 : § 11)) peut bien « rendre compte » des faits, c'est-à-dire générer les formes attendues, comme dans l'exemple en (9) ; elle ne les explique pas pour autant.

⁴ Car tel est l'effet d'une interaction opacifiante entre règles : ainsi qu'on peut le voir en (4, 5), l'*output* conserve trace de la forme de l'*input*, trace nécessairement effacée s'il y a réfection analogique.

⁵ OT n'est pourtant pas intrinsèquement déterministe, comme en témoigne, par exemple, le travail de Hayes (2000). Sa « gradient well-formedness » ne concerne cependant que la variation allophonique et n'est en rien reliée à la problématique de l'opacité, pourtant cruciale pour la théorie.

⁶ Selon la proposition de loin la plus intéressante qui ait été formulée dans ce cadre – la « candidate chain theory » (McCarthy 2007 ; cf. Jacobs 2009 : 96-100) –, la variation entre formes opaques et transparentes proviendrait du rang hiérarchique variable assigné à une contrainte dite « de préférence » associant deux contraintes de fidélité. Malheureusement, aux faiblesses inhérentes à toute « conjonction » de contraintes (cf. Kager 1999 : 400) s'ajoute ici l'arbitraire inhérent au *ranking* d'une telle contrainte : à l'instar de

3. Sous-détermination de l'*input* et variation

3.1. Variation et stratégies structurales

Que conclure de cette impasse ? Il y a deux réponses possibles. On peut en déduire, dans la lignée de certaines thèses empiristes (cf. notamment Coleman 2002, Côté 2005), que l'opacité en général est irréductible à un traitement phonologique et qu'il faut y voir l'effet de routines conventionnelles apprises comme telles. Un exemple classique en est donné par les alternances françaises *opaque* / *opacité*, *opacifier*, *électrique* / *électricité*, etc. versus *antique* / *antiquité*. On préférera opter pour un lien purement idiosyncrasique d'ordre supplétif entre les allomorphes ([opak] et [opas]) plutôt que pour une forme sous-jacente invariante (/opak/) dont la consonne finale deviendrait [s] devant [i], *antique* échappant à la règle en vertu d'une consonne finale distincte (/k^w/ ?) – d'où, là encore, une neutralisation absolue – ou d'une quelconque marque diacritique. Il n'est pas dans nos intentions de nous livrer à un examen critique des approches de plus en plus répandues qui prônent de telles solutions au phénomène général des alternances morphophonologiques. Remarquons seulement que, suivant cet ordre d'idées, on serait conduit à mettre dans le même sac des faits aux caractéristiques fort différentes. Pour n'en citer que la principale, rappelons que l'alternance [k] ↔ [s] / __ i n'a strictement aucune base phonologique en synchronie, /s/ n'étant pas une consonne palatale. Tout autre est le cas du phénomène à l'œuvre en yawelmani, qui est, lui, phonétiquement naturel : c'est une harmonie d'arrondissement dépendant de la hauteur vocalique. Il ne nous paraît guère judicieux à tout le moins de proposer un traitement similaire de faits si disparates.

Examinons donc l'hypothèse d'un traitement phonologique des alternances productives et naturelles, fussent-elles partiellement opaques. Si une théorie à règles et une théorie à contraintes sont, de par leur déterminisme, également inadéquates pour rendre compte de l'opacité, on peut dès lors supposer que la raison en est à trouver dans ce qu'elles ont en commun. Et qu'ont-elles en commun ? Une chose avant tout : un *input* de type diachronique (obtenu par « reconstruction interne »), hérité des néogrammairiens à travers Bloomfield, explicitement assumé dans *SPE*, tacitement dans OT standard, et pourvu des caractéristiques suivantes :

- (10) a. invariant,
- b. totalement déterminé,
- c. unilinéaire.

Or les deux types de variation en (8a, b) concernent précisément l'*input* puisqu'ils reviennent à le rendre transparent à travers la mise en œuvre par les locuteurs d'une des deux *stratégies* visant à remplacer une représentation par une autre d'après un modèle existant. En prenant le yawelmani pour exemple, elles ne diffèrent qu'en ce que l'une (cf. (8a)) est une inférence faite à partir de l'*output* :

l'ordre des règles de *SPE*, la promotion de la contrainte de précédence *modélise* bien la conservation des oppositions caractéristique des faits d'opacité ; celle-ci n'en apparaît pas moins comme un pur accident, de sorte que la variation intrinsèquement associée à l'opacité demeure immotivée.

(11) Stratégie analogique :

« c'est un [o:], donc ça doit se comporter comme un /o:/ », d'où [so:git / so:gol].

alors que l'autre (cf. (8b)), plus complexe car image inversée de (11), est une inférence au second degré, qui part d'un lien préétabli entre l'*input* et son comportement (ici harmonique) :

(12) Stratégie étymologique :

« ça se comporte comme un /u/, donc ça doit être un [u] », d'où [su:gut / su:gal].

En somme, s'il y a quelque chose de vrai dans le concept d'évaluation introduit par OT, ce sont au moins autant les *inputs* que les *outputs* qui constituent des « candidats », l'opacité étant sans doute l'un des principaux ressorts de ce qu'on appelle, depuis Prince & Smolensky (1993 : § 9.3), l'optimisation du lexique (*lexicon optimization*). Dès lors, ce qui est opaque n'est ni une règle ni une caractéristique de surface, mais une certaine propriété, nécessairement abstraite, des représentations lexicales.

Cette propriété, l'*input* classique, de par ses caractéristiques en (10), ne saurait l'expliquer. Essayons pourtant de la cerner. Admettons qu'il existe des objets « gris », incertains, dont la réalisation est naturellement variable pour une raison essentielle : parce qu'ils sont sous-spécifiés et renvoient à une sous-détermination de la représentation, une incertitude et donc à un potentiel de variation structurellement inscrit. Face à certains mots, le locuteur sait au moins une chose : c'est que leur représentation (lui) pose un problème. Pour revenir à l'exemple yawelmani, contrairement au présupposé constant tant des théories sérielles que d'OT – y compris de la « candidate chain theory » (cf. note 6) –, nous prétendons que, si c'est l'*input* qui est opaque, alors son signifiant lexical ne peut être /su:g/. Si l'on tient à une formulation en termes de contraintes, c'est quelque chose qu'on peut noter /sU:g/, où /U/ – sorte d'archiphonème spécifié pour le seul trait d'arrondissement – pourrait être décrit, dans la lignée de Golston (1996), comme un « potentiel de violation », donnant lieu soit à la « bonne forme » [so:g(ut/al)] à travers la violation de HARM, soit à la forme étymologique [su:g(ut/al)] à travers celle de *u: i:, soit encore à la forme analogique [so:g(it/ol)] si aucune contrainte de marque n'est violée.

Aussi les problèmes posés par l'opacité (à OT comme aux locuteurs) fournissent-ils un argument en faveur de la thèse selon laquelle la variation relève de la compétence au langage, et, plus précisément, ils nous amènent à affirmer que :

(13) la compétence phonologique est une compétence de variation, fondée sur la sous-détermination des représentations latentes individuelles du signifiant, dont l'invariance structurale est la résolution locale ponctuelle.

Par ailleurs, si les représentations contiennent un potentiel de variation (et donc de changement), alors il faut admettre, afin d'éviter toute « erreur de catégorie » (Ryle 1949), que les « fantômes dans la machine »⁷ révélés par l'opacité n'ont pas un statut

⁷ L'image du « fantôme dans la machine » provient de la description donnée par Ryle du dualisme cartésien, dans lequel l'erreur première consiste, selon lui, en une « erreur de catégorie » qu'il illustre par cet exemple : un étudiant visite une université : la bibliothèque, les laboratoires, la salle de sport, etc. ; à la fin, il demande : « *mais où est l'université ?* ». L'erreur de catégorie porte sur la confusion des sens que l'on donne au terme *existence* ; en effet, on ne peut dire : il existe une bibliothèque, des laboratoires, etc.

différent de celui des objets transparents : ils sont, par principe, aussi « abstraits » les uns que les autres. Abstrait au double sens où (i) ils sont tirés par le sujet parlant de l'expérience de la variation socio-stylistique, (ii) le son n'y est pas directement présent mais représenté – signification même du concept de phonème comme écriture mentale du son. En clair, contrairement à ce qu'on lit souvent, il n'y a pas de phénomènes ou de causes « phonologiques » opposés à des phénomènes ou à des causes « phonétiques » au sens où l'empirie se partagerait en deux ensembles de cet ordre. Il n'y a, pour le sujet parlant, que des degrés d'opacité. L'intérêt des faits dits d'opacité dans cette optique est qu'ils servent de révélateur du fondement représentationnel de toute variation observable.

3.2. Stratégies structurales et stratégies sociales

Au-delà de la possibilité structurale de la variation, il resterait à expliquer la sélection de telle ou telle variante, c'est-à-dire aussi bien le refus de toute stratégie de désopacification que le choix d'une stratégie analogique ou étymologique, quand bien même chacune aboutirait au même résultat structural : la résolution de l'opacité par un nouvel état ponctuel d'invariance structurale. Cette diversité montre à tout le moins non seulement que les représentations phonologiques individuelles sont abstraites, mais aussi que rien de strictement linguistique ne suffit à déterminer le choix d'une variante donnée : tant la stratégie analogique en (11) que la stratégie étymologique en (12) sont structurellement arbitraires. Pour autant, ni l'une ni l'autre ne sont socialement arbitraires ni donc interchangeable, et les diverses solutions ne revêtent pas la même signification sociale, pas plus que celle qui préserve l'opacité. Considérons, à la lumière des cas d'école vus jusqu'à présent, les faits de liaison variable en français.

La liaison opère entre un « mot de liaison » (tel *petit*) et un « mot liaisonnant » (tel *ami*) dans des « contextes de liaison » (tel le contexte spécifieur-tête lexicale). Dans ces contextes, une consonne finale du mot de liaison, dite « consonne de liaison », est réalisée si le mot suivant commence littéralement par une voyelle (*peti[t] ami*) ; elle est muette partout ailleurs (hors contexte de liaison, *un petit*, ou en contexte de liaison devant un mot non liaisonnant, *petit garçon* ou *petit hibou*). Les contextes de liaison sont de deux types : ceux où la liaison est catégorique, de sorte qu'on peut la dire lexicalisée, et ceux où sa réalisation est variable. Les contextes morphosyntaxiques sont déterminants (cf. Delattre 1955) : la liaison est généralement catégorique en contexte spécifieur-tête lexicale,⁸ variable en contexte tête lexicale-complément.⁹

Ce sont les contextes de liaison variable qui, en affectant la consonne de liaison – cet autre objet sous-déterminé, connu depuis Sapir (1933), qu'est le segment dit « flottant »

et une université ; cela revient à placer sur le même plan d'existence deux types de choses que l'on ne comprend jamais ainsi : de fait, l'université *est* l'organisation de ses éléments, elle n'est pas un élément d'elle-même (http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Notion_d%27esprit).

⁸ Dont le corrélat phonologique serait l'existence d'un gabarit prosodique tel que celui proposé par Wauquier (2005 : § 5).

⁹ Toutefois, même si, locuteur par locuteur, l'observation discrimine les deux types, d'un locuteur à l'autre les contextes de liaison catégorique ne se recouvrent pas complètement en vertu de diverses idiosyncrasies difficilement réductibles. Encrevé (1988) en fournit l'exemple suivant : dans *Commen[t] allez-vous ?*, la liaison est catégorique pour la quasi-totalité des locuteurs natifs, mais variable pour les élèves de l'école des Roches, qui signent ainsi leur lignée. C'est aussi pourquoi la caractérisation des contextes de liaison catégorique ne recoupe pas la définition normative des contextes de liaison obligatoire, pas plus que ne s'identifient contextes de liaisons variables et normes de liaison facultative.

en phonologie plurilinéaire –, posent problème au locuteur natif et sont source récurrente de fautes de grammaire (de goût ?) et de réparations, puisque les traits constituant le phonème peuvent rester muets, c'est-à-dire non associés à une position squelettale (cf., par exemple, Encrevé 1988).

C'est que la liaison est un phénomène intrinsèquement et doublement opaque, car :
 (i) devant mot liaisonnant, seule la forme sous-jacente explique pourquoi on fait liaison, par exemple, dans *peti[t] arbre*, mais non dans *joli arbre*, dont l'hiatus contredit, en surface, une éventuelle théorisation du phénomène en termes de règle d'épenthèse ;
 (ii) ailleurs que devant mot liaisonnant, l'absence de liaison est elle aussi opaque, car, comme on le voit dans le traitement dérivationnel classique reproduit en (14), la règle de *troncation* du *t* final dans (*il est*) *petit* ou *petit garçon* paraît, en surface, contredite par des formes comme (*elle est*) *petite* ou *petite fille* qui fixent ce *t* et qui, parmi bien d'autres (*cap, sac, vif, etc.*), prouvent ainsi qu'un mot peut, en français, finir par coda.

(14) /#pətit#/	/#pətit#gaksõ#/	/#pətitə#/	/#pətitə#fij#/	
pəti	pətigaksõ	---	---	C → Ø / __ #
---	---	pətit	pətitfij	ə → Ø / __ #
[pəti]	[pətigaksõ]	[pətit]	[pətitfij]	

La comparaison avec les cas d'école dont la dérivation est donnée en (6) nous montre que nous avons ici affaire au même phénomène : la condition d'application de la première règle est rendue opaque par l'effet de la règle suivante.

En conséquence, de même que les faits vus en (6) ne se laissent pas expliquer, en (7), dans une théorie à contraintes, l'opacité de la dérivation en (14) pose problème à OT. La contrainte *ə#, interdisant un *schwa* final, est dominante en français (non méridional) : elle n'a pas d'exceptions en surface. Les deux autres contraintes mises en jeu sont *CODA# et MAX_C ; elles sont dominées, car elles ont des exceptions en surface, et non hiérarchisées, car, si le féminin [pətit] satisfait MAX_C mais viole *CODA#, le masculin [pəti], lui, satisfait *CODA# mais viole MAX_C. Donnée la hiérarchie *ə# >> *CODA#, MAX_C, il est impossible de sélectionner un candidat tant pour le masculin *petit* que pour le féminin *petite* dans un modèle rigoureusement fondé sur des contraintes de surface, comme le montre le tableau (15).

(15) Indécidabilité de la réalisation de la coda finale

/#pətit#/	*ə#	*CODA#	MAX _C
☞ pətit		*	
☞ pəti			*

/#pətitə#/	*ə#	*CODA#	MAX _C
pətitə	*!		
☞ pətit		*	
☞ pəti			*

Si l'on se limite aux faits rapportés par les descriptions classiques, deux stratégies ont cours : l'une analogique, l'autre préservant l'opacité ; les deux illustrent un fait de *reproduction* sociale. Ne pas faire une liaison variable, comme en (16),

(16) [ʒa.vɛ.ɛ̃.ʁɛv] *j'avais un rêve*

reflète chez le locuteur une stratégie de reproduction d'un modèle immédiatement disponible, illustré qu'il est, en surface, par l'omniprésence de hiatus vocaliques. Les formes qui en résultent ne violent donc aucune contrainte de marque dominante en français, contrairement à ce qu'affirme la règle lettrée de « proscription de l'hiatus » : cf. [ka.ɛ̃.a.y.a.ã.pa.tiʁ] pour *Cain a eu à en pâtir*. De nature analogique, ces formes n'impliquent aucune hypothèse sur de quelconques fantômes sous-jacents, à l'image de la stratégie en (11) qui conduit, en yawelmani, à la forme « transparente » [so:g(it/ol)].¹⁰

La réalisation jointe à l'enchaînement de la consonne de liaison, comme en (17),

(17) [ʒa.vɛ.zɛ̃.ʁɛv]

correspond, elle, à la reproduction d'une norme sociale traditionnelle de bon usage reconnue et acceptée comme telle, et enseignée par l'école. C'est une stratégie *conservatrice* du capital symbolique associé à cette norme et à l'acceptation de l'opacité qui la caractérise. Son correspondant en yawelmani aboutit à la forme « opaque » [so:g(ut/al)].

Compte tenu de l'apport d'Encrevé (1988), on peut aujourd'hui soutenir qu'à chacune de ces stratégies fondamentales de reproduction d'un modèle correspond une stratégie de *distinction* sociale, dont l'équivalent en yawelmani conduirait à la forme « étymologique » [su:g(ut/al)].

A la perte de la consonne de liaison en (16) correspond sa sédentarisation, ayant pour effet d'étendre la réalisation de la consonne de liaison aux contextes de non liaison, comme en (18) :

(18) [ɔ̃.pøt.so.po.ze] *on peut s'opposer*

D'où, là aussi, perte de la liaison et de l'opacité qui lui est associée. Cette stratégie témoigne d'une distinction sociale par sa tendance à calquer la parole du locuteur sur la lettre de la langue, et sur le modèle des mots finissant par consonne fixe, ce qui nous vaut aujourd'hui, par exemple, des formes telles que [byt], [fɛt] voire [kut] comme prononciations usuelles de *but*, *fait*, *coût* respectivement.

A la réalisation enchaînée de la consonne de liaison en (17) correspond la possibilité d'une réalisation non enchaînée, par l'entremise d'une occlusion glottale plus ou moins forte, comme dans la forme (19),

(19) [ʒa.vɛz.ʔɛ̃.ʁɛv]

laquelle traduit, selon nous, une stratégie de distinction sociale, d'abord par la focalisation qu'induit le non enchaînement sur le fait que la variante prestigieuse, la liaison, a bien été produite, ensuite par la reproduction phonique du modèle lettré, graphique, qui « sépare les mots ».

¹⁰ Conséquence du caractère doublement opaque de la liaison, une stratégie inverse de désopacification, fondée sur sa généralisation lexicale (d'où *il est joli* versus *un joli[t] arbre*), bien qu'attestée chez l'enfant, n'a guère de chances de s'imposer : l'opacité de la non-liaison n'en subsisterait pas moins.

De nature « étymologique », les formes issues de telles stratégies sont les plus complexes, en ce sens que, d'une part, leur interprétation de l'*input* est elle-même passablement complexe, comme on l'a vu en (12) pour le yawelmani [su:g(ut/al)], et, d'autre part, en ce que le besoin, semble-t-il, d'en faire état a le pouvoir, proprement exorbitant, de violer les contraintes parmi les plus fortes de la langue : violation, en yawelmani, de *u: i: dans [su:g(ut/al)] ; violation, en français, du principe de l'attaque maximale,¹¹ subordonné, dans (19), au découpage lexical (et orthographique) – et à la satisfaction d'en manifester la connaissance.¹² On remarquera que, plus que conservatrices, ces stratégies de distinction sont foncièrement *restauratrices*.

La synthèse de l'ensemble de ces observations conduit à la double symétrie illustrée en (20) à l'aide du même morphème (*quand*).

(20)	Stratégies de reproduction	Stratégies de distinction
Stratégies d'élimination de la liaison (désopacification)	[kãõvjẽ] cf. (16)	[kãtʃɪpaɣti] cf. (18)
Stratégies de liaison	[kãtõvjẽ] cf. (17)	[kãtʃõvjẽ] cf. (19)

L'agent social qu'est chaque locuteur tend à se conformer, de par son origine et sa trajectoire sociales, à une stratégie plutôt qu'à d'autres. Ce n'est pas mystère de dire que les locuteurs des classes populaires tendent à ne pas faire les liaisons variables (cf. (16)), et ceux des classes moyennes à en faire beaucoup (cf. (17)). De même, par rapport à la stratégie de liaison réalisée sans enchaînement (cf. (19)), le rétablissement de la consonne finale dans (18) apparaît un peu comme la stratégie de distinction du pauvre, qui pourrait aussi bien se laisser analyser comme une stratégie rigidement conformiste vis-à-vis du modèle lettré, orthographique ; de fait, ce sont souvent les mêmes locuteurs qui recourent tantôt à l'effacement tantôt à la sédentarisation de la consonne.¹³

Pour autant, tout agent social pratique *toutes* ces stratégies. Il les pratique d'abord en réception, ce qui l'oblige à évaluer la signification sociale des différentes variantes. Il les pratique aussi en production : seul change d'un locuteur à l'autre le ratio moyen des différentes stratégies. Autrement dit, le problème que posent les faits d'opacité ne peut pas être esquivé par une théorie déterministe du social. Si, dans la lignée de Bourdieu, la caractérisation de l'habitus individuel comme *incorporation* du social dans le sujet

¹¹ Qui implique que toute consonne intervocalique est l'attaque de la deuxième syllabe, non la coda de la première. Or la consonne de liaison en position de liaison est a priori intervocalique : il n'y a pas d'attaques glottales lexicales en français.

¹² Violation, enfin, en moyen français, de la contrainte *C# dans *but*, *août*, etc., soit de l'impossibilité de finir un mot par consonne à une époque où le changement phonétique C > Ø / __ # était encore « actif » ; on sait que les prononciations du type [byʔ] pour *but* remontent à loin (Pope 1934 : 219 suiv.). La contrainte *C# ne jouant plus en français contemporain suite à la perte des *schwas* finaux (cf. la dérivation en (14)), cette stratégie de distinction est devenue analogique, disposant, comme on l'a dit, du modèle des mots finissant par consonne fixe, contrairement à celle qui consiste à pratiquer la liaison sans enchaînement.

¹³ En revanche, capitalisant le conformisme de la lettre et la distinction qu'il y a à faire la liaison, la stratégie de liaison non enchaînée n'est pas naturellement corrélée à la stratégie de liaison enchaînée (Encrevé 1988 : § 5) et apparaît donc comme une variation inhérente.

justifie de parler de « variante structurale de l'habitus de classe sociale », il ne faudrait pas oublier le second volet du problème, l'« excorporation » du sujet dans le social : la surveillance que le locuteur exerce en situation conversationnelle sur ses productions et sur l'image de soi qu'elles reflètent, par anticipation de l'image qu'en construit l'interlocuteur (concept d'hétérosurveillance). Ou, pour le dire encore autrement, en complément de la conclusion énoncée en (13), il suit des dimensions sociale *et* subjective du langage que

- (21) les stratégies individuelles instancient des représentations *intentionnelles* : des représentations d'actions (auditives et motrices) sur la substance phonique visant à matérialiser la signification sociale des actes de langage.

Servant les besoins subjectifs de la distinction et de la reproduction sociales, ces représentations caractérisent des potentiels d'action, non des actions effectives, des comportements. Dès lors, l'exercice social du langage présuppose un sujet capable de se construire des représentations phonologiques sous-déterminées, abstraites de la matérialité du son, pour pouvoir se manifester dans une diversité d'actions : par exemple, les trois formes de l'harmonie vocalique en yawelmani, les quatre formes de la liaison variable (16, 17, 18, 19) résumées en (20) en français actuel. Et il n'est donc pas souhaitable qu'une théorie phonologique se contente d'en prédire une seule.

Références bibliographiques

- ARCHANGELI D. & SUZUKI K. (1997), "The Yokuts challenge", in Iggy Roca (ed.), *Constraints and derivations in phonology*, Oxford: Oxford University Press, 197-226.
- BOOIJ G. (1996), "Lexical phonology and the derivational residue", in Jacques Durand & Bernard Laks (eds), *Current trends in phonology: Models and methods*, vol. 1, Salford: European Studies Research Institute, 69-96.
- BOOIJ G. (1997), "Non-derivational phonology meets lexical phonology", in Iggy Roca (ed.), *Constraints and derivations in phonology*, Oxford: Oxford University Press, 261-288.
- BYE P. (2001), *Virtual phonology: Rule sandwiching and multiple opacity in North Saami*, University of Tromsø dissertation.
- CALABRESE A. (2005), *Markedness and economy in a derivational model of phonology*, Berlin: Mouton de Gruyter.
- CHOMSKY N. & HALLE M. (1968), *The sound pattern of English*, New York: Harper & Row.
- CLEMENTS G. N. (2000), "In defense of serialism", *The Linguistic Review* 17, 81-97.
- COLEMAN J. (2002), "Phonetic representations in the mental lexicon", in J. Durand & B. Laks (eds), *Phonetics, phonology, and cognition*, Oxford: Oxford University Press, 96-130.
- COTE M.-H. (2005), « Le statut lexical des consonnes de liaison », *Langages* 158, 66-78.
- DELATTRE P. (1955), « Les facteurs de la liaison facultative en français », *The French Review* 29, 42-49.
- ENCREVE P. (1988), *La liaison avec et sans enchaînement : phonologie tridimensionnelle et usages du français*, Paris : Seuil.
- GOLDRICK M. (2000), "Turbid output representations and the unity of opacity", *Proceedings of NELS* 30, 231-245.
- GOLSTON Ch. (1996), "Direct Optimality Theory: Representation as pure markedness", *Language* 72, 713-748.

- HAYES B. (2000), "Gradient well-formedness in Optimality Theory", in J. Dekkers, F. van der Leeuw & J. van de Weijer (eds), *Optimality Theory: phonology, syntax, and acquisition*, Oxford: Oxford University Press, 88-120.
- HOCK H. H. (1988), *Principles of historical linguistics*, Berlin: Mouton de Gruyter.
- ITÔ J. & MESTER A. (2001), "Structure preservation and stratal opacity", in Linda Lombardi (ed.), *Segmental phonology in optimality theory*, Cambridge: Cambridge University Press, 261-295.
- JACOBS H. (2009), « La lenition romane : l'héritage martinétien et sa modélisation formelle », *Recherches linguistiques de Vincennes* 38, 83-104.
- KAGER R. (1999), *Optimality theory*, Cambridge: Cambridge University Press.
- KAYE J. (1975), "A functional explanation of rule ordering in phonology", *Paper from parasession on functionalism*, Chicago: Linguistic Society, 244-252.
- KENSTOWICZ M. (1995), "Cyclic vs. non-cyclic constraint evaluation", *Phonology* 12, 397-436.
- KIPARSKY P. (2003), "Syllables and moras in Arabic", in Caroline Féry & Ruben van de Vijver (eds), *The syllable in optimality theory*, Cambridge: Cambridge University Press, 147-82.
- MCCARTHY J. J. (1999), "Sympathy and phonological opacity", *Phonology* 16, 331-399.
- MCCARTHY J. J. (2000), "Harmonic serialism and parallelism", in Masako Hirotsu (ed.), *Proceedings of the North East Linguistics Society* 30, Amherst, Mass.: GLSA Publications, 501-524.
- MCCARTHY J. J. (2002), "Comparative markedness", in Angela Carpenter, Andries Coetzee & Paul de Lacy (eds), *Papers in optimality theory II (University of Massachusetts Occasional Papers in Linguistics 26)*, Amherst, Mass.: GLSA, 171-246.
- MCCARTHY J. J. (2007), *Hidden Generalizations : Phonological Opacity in Optimality Theory*, London, Oakville, CT: Equinox Publishing.
- MCCARTHY J. J. (2008), "The gradual path to cluster simplification", *Phonology* 25, 271-319.
- MCMAHON A. (2000), *Change, chance and optimality*, Oxford: Oxford University Press.
- NEWMAN S. S. (1944), *Yokuts language of California*, New York (Viking Fund Publication in Anthropology 2).
- NOYER R. (1997), "Attic Greek accentuation and intermediate derivational representations", in Iggy Roca (ed.), *Constraints and derivations in phonology*, Oxford: Oxford University Press, 501-527.
- PARADIS C. (1997), "Non-transparent constraint effects in Gere: From cycles to derivations", in Iggy Roca (ed.), *Constraints and derivations in phonology*, Oxford: Oxford University Press, 529-550.
- POPE M. K. (1934), *From Latin to modern French with especial consideration of Anglo-Norman*, Manchester: Manchester University Press.
- PRINCE A. & SMOLENSKY P. (1993), *Optimality theory: Constraint interaction in generative grammar*, Technical Report 2, Rutgers Center for Cognitive Science.
- ROCA I. (1997), *Constraints and derivations in phonology*, Oxford: Oxford University Press.
- RUBACH J. (1997), "Extrasyllabic consonants in Polish: Derivational optimality theory", in Iggy Roca (ed.), *Constraints and derivations in phonology*, Oxford: Oxford University Press, 551-581.
- RYLE G. (2000 [1949]), *The concept of mind*, Chicago: University of Chicago Press. [— (2005), *La notion d'esprit*, Paris : Payot.]
- SAPIR E. (1933), « La réalité psychologique des phonèmes », *Journal de psychologie normale et pathologique* 30, 247-265.
- WAUQUIER S. (2005), Statuts des représentations phonologiques en acquisition, traitement de la parole continue et dysphasie développementale, vol. 1, mémoire d'HDR, EHESS.

Résumé

Marc Klein & Joaquim Brandão de Carvalho, *Opacité phonologique et liaison en français. De la sous-détermination de la variable à la motivation des variantes*

La liaison du français constitue un cas de ce qu'on appelle « opacité » en phonologie. Les faits d'opacité sont intéressants, d'une part, en ce qu'ils posent des problèmes tant au modèle génératif classique qu'à son successeur non dérivationnel, la théorie de l'optimalité, et, d'autre part, en ce qu'ils sont un facteur remarquable de variation, comme le montre la liaison dite facultative. Selon nous, c'est l'absence de prise en compte de celle-ci qui est à la source des problèmes posés par l'opacité, dont la solution passe par l'explication de la variation qui lui est intrinsèquement attachée. Nous proposons d'expliquer la variation fondée sur l'opacité à travers la définition d'un petit nombre de « stratégies structurales » visant à la détermination d'une représentation sous-spécifiée de la variable, d'une part ; d'autre part, comme le montrent clairement les données françaises, le choix de telle ou telle variante est motivé par l'existence d'un rapport naturel entre chaque stratégie structurale et la « stratégie sociale » qui lui est associée.

Mots-clés : liaison, opacité phonologique, variation phonologique, stratégies.

Abstract

Marc Klein & Joaquim Brandão de Carvalho, *Phonological opacity and French liaison. From underspecified variables to motivated variants*

French *liaison* is a case of so-called 'opacity' in phonological literature. Opacity is an interesting phenomenon since (i) both classical generative phonology and non-serial theories such as optimality theory fail to provide a straightforward account of this phenomenon, (ii) it is a crucial source of variation, as witnessed by optional *liaison*. We argue that the theoretical problems raised by opacity arise from the fact that variation is not directly taken into consideration by current research, and that any account of opacity should combine with an explanation of variation. Opacity-based variation is assumed to follow from a small number of well defined 'structural strategies' which seek to determine an underspecified representation of the variable; furthermore, as clearly shown by French data, the selection of one variant is motivated by a natural relationship between each structural strategy and the 'social strategy' associated with it.

Keywords: liaison, phonological opacity, phonological variation, strategies.